

LETTRE AUX AMIS

DES FRÈRES ET DES SŒURS DE SAINT-JEAN



N° 46

TRIMESTRIEL

Septembre 1997

20 F le numéro

Sommaire septembre 1997

Vie de l'Association des amis	
Editorial.....	1
Le mot du trésorier.....	2
Bulletins d'abonnement.....	3-4
Lettre du père Marie-Dominique Philippe	5
Consécration à Marie.....	6
Enseignement	
« Aimez l'Eglise ! » <i>Mgr Schönborn</i>	8
« Une petite voie toute nouvelle... » - <i>Père Marie-Dominique Philippe o.p.</i>	13
Marie et la mission de l'Église - <i>Père Marie-Alain d'Avout</i>	20
Le cœur de sainte Thérèse - <i>Père Jean-Pierre-Marie</i>	23
Nouvelles de la Communauté	
Chronique des Sœurs de Saint-Jean.....	32
Chronique des Sœurs Apostoliques.....	34
Engagements des frères et des sœurs.....	37
Nouvelles des Prieurés	
- Saint-Jodard	38
- Marseille.....	41
- Saint-Jean le Blanc	42
- Pellevoisin	44
- Salvador de Bahia (Brésil)	46
- Bucarest (Roumanie)	50
- Yaoundé (Cameroun)	51
- Cebu (Philippines)	52
- Vilnius (Lituanie) : <i>Sauvez les enfants de la rue !</i>	56
- Peoria, Illinois (Etats-Unis)	60
Adresses des Couvents	pages centrales face à la page 46
« Rencontres » Ecole Saint-Jean	
Maisons et prieurés.....	63
Associations amies.....	75
Pèlerinages.....	85
Rencontres des oblats et amis.....	87
Publications :	
- M-D Philippe o.p. : <i>J'ai soif</i> (ed. Saint-Paul).....	30
- M-D. Goutierre : <i>Hegel. L'intelligence de la foi ?</i> (ed. Fayard, coll. Aletheia)	92
- M-D Philippe o.p. : <i>Suivre l'Agneau</i> (ed. Saint-Paul)	64
- M-D Philippe o.p. : <i>Les Trois Sages</i> (ed. Fayard, coll. Aletheia)	74
- M-D Philippe o.p. : <i>Le mystère du Christ crucifié et glorifié</i> (ed. Fayard, coll. Aletheia)	91
- Ecole Saint-Jean : <i>Aletheia</i> n° 11, « <i>Le Christ</i> ».....	89-90

Bon, ceci dit, on aurait l'impression que l'Eglise est faite de saints et que le monde est fait de pécheurs. Voilà la belle réussite : l'Eglise, et voilà l'échec : le monde. Malheureusement ou Dieu merci ce n'est pas comme cela. Parce que dans la famille de Dieu, dans l'Eglise, dans laquelle se refait la famille de Dieu, il y a pas mal d'échecs, il y a pas mal de défaites. De même qu'en dehors de l'Eglise il y a pas mal de réussites de Dieu. Alors qu'est ce que cela veut dire être l'Eglise ? Pourquoi sommes-nous l'Eglise ? Est-ce qu'il ne suffit pas d'être tout simplement un être humain plein, être homme pleinement, pourquoi former l'Eglise ? Eh bien, il y a une chose qui m'impressionne beaucoup chez les juifs, nos frères aînés, ceux que Dieu a choisis les premiers et qui restent le peuple élu, mystérieusement ils restent là les témoins de la fidélité de Dieu. Eh bien, les juifs croyants ont une conscience très aiguë que là où il y a des juifs, Dieu bénit une ville, une campagne, un pays ; ils sont une bénédiction. Eh bien, je pense que c'est cela le but de l'Eglise. Quand Dieu dit à Abraham : à travers toi seront bénis tous les peuples de la terre, Dieu veut qu'à travers l'Eglise tous les hommes, l'humanité entière, reçoivent la bénédiction. C'est pour cela que le Concile a trouvé une très belle formule théologique pour dire ce qu'est l'Eglise : elle est sacrement du salut pour tous les hommes.





“ Une petite voie toute nouvelle... ”*

Père Marie-Dominique Philippe o.p.

En cette fin d'année 1997, où la petite Thérèse est proclamée docteur de l'Eglise, chacun de nous doit essayer de mieux comprendre ce qui conduit vers l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux. La voie qui nous y mène, c'est Jésus lui-même, puisqu'il est la voie¹. Il faut donc se demander ce qui, dans le mystère du Christ, est la voie, ce à quoi nous revenons tout le temps en vue d'atteindre le but, la fin (ce vers quoi on tend). La fin, nous l'avons vu, c'est la vie contemplative, autrement dit l'unité d'amour avec Jésus et avec le Père. Regardons maintenant le comment. . Comment être amené à cet acte d'offrande pour vivre de la manière la plus profonde cette unité d'amour avec les trois personnes divines ?

En juin 1897, Thérèse écrit à Mère Marie de Gonzague :

J'ai toujours désiré d'être une sainte [ce désir exprime son intention fondamentale], mais hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il y a entre eux et moi la même différence qui existe entre une montagne dont le sommet se perd dans les cieux et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants ; au lieu de me décourager, je me suis dit [là, c'est l'inspiration de l'Esprit Saint] : le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté ; me grandir, c'est impossible, je dois me supporter telle que je suis avec toutes mes imperfections, mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle².

* Ces pages sont extraites d'une retraite prêchée par le père M.-D. Philippe, à paraître prochainement aux Editions Saint-Paul.

¹ Jn 14, 6.

² Ms C 2 v°, p. 237.

C'est alors que Thérèse prend l'image de l'ascenseur et confie qu'elle voudrait, elle aussi, " trouver un ascenseur pour s'élever jusqu'à Jésus ", car elle est " trop petite pour monter le rude escalier de la perfection ".

Comme cela est vrai pour nous ! Nous n'avons plus les vertus des saints d'autrefois. Si, dans une communauté religieuse, on ne recevait au noviciat que les gens vertueux (comme on le faisait autrefois), le noviciat se fermerait bien vite. Mais la Sainte Vierge nous fait comprendre qu'il faut accepter d'être de son siècle, et ne pas rêver aux chevaliers ou héros d'autrefois. Il est très rare que l'éducation que les jeunes reçoivent aujourd'hui aboutisse à la vertu. Alors, va-t-on pour cela mettre fin à la vie religieuse ? C'est la question que certains se sont posée, et ils ont répondu affirmativement. C'est pourquoi Dieu nous a donné la petite Thérèse, qui dans sa petitesse est authentiquement évangélique. Thérèse, c'est l'Évangile dans toute sa pureté et vécu par un cœur d'enfant. Avec elle on apprend à être vrai en face de Dieu, à accepter ce qu'on est. Avec Dieu, on ne triche pas : on s'accepte tel qu'on est. Est-on boiteux ? mais oui ! pourquoi pas ? Jésus nous dit qu'il vaut mieux entrer dans le ciel boiteux que d'avoir encore ses deux pieds et être orgueilleux³. Thérèse poursuit :

Alors j'ai recherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur objet de mon désir et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de La Sagesse Eternelle : Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi. Alors je suis venue, devantant que j'avais trouvé ce que je cherchais et voulant savoir, ô mon Dieu ! ce que vous feriez au tout-petit qui répondrait à votre appel ; j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé.

On voit ici la recherche de la vérité qui anime Thérèse, cette ténacité à vouloir découvrir, pour elle et pour ceux qui suivront, ce qui conduira vraiment au but.

Et voici ce que j'ai trouvé : " Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux " ⁴(...) L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente et moi je veux chanter vos miséricordes ⁵.

Quelques mois auparavant elle écrivait à sœur Marie du Sacré-Cœur :

Ne croyez pas que je nage dans les consolations, oh non ! ma consolation c'est de n'en pas avoir sur la terre. (...) Je comprends si bien qu'il n'y a

³ Cf. Mc 9, 45

⁴ Is 66, 13 et 12.

⁵ Ms C 3 r°, p. 238 ; cf. Ps 88 (89), 2 (Vulgate) ; Thérèse cite très souvent se verset

*que l'amour qui puisse nous rendre agréables au Bon Dieu que cet amour est le seul bien que j'ambitionne. Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise divine, ce chemin c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père*⁶.

Et en juillet 1897 elle confiera à Mère Agnès :

Cette parole de Job : " Quand même Dieu me tuerait j'espérerais encore en lui " ⁷, m'a ravie dès mon enfance. Mais j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon. Maintenant j'y suis ; le bon Dieu m'y a mise, il m'a prise dans ses bras et m'a posée là...⁸

Les bras du Bon Dieu, les bras du Père, les bras de Jésus, ces expressions qui reviennent si souvent chez Thérèse, expriment l'espérance. Dès que nous faisons un acte d'espérance, nous sommes dans les bras de Dieu. Nous le sentons plus ou moins, mais nous y sommes puisque, dès que nous faisons un acte d'espérance Dieu vient à notre secours et nous permet d'avancer, non plus à notre rythme, mais à son rythme divin. N'est-ce pas cela, la petite voie ? Nous mettre au rythme du Seigneur, et non plus à notre rythme. Si nous marchons à notre rythme, si nous n'avons pas besoin de lui, le Seigneur nous laissera, parce qu'il est très respectueux de notre liberté. C'est pour cela que Thérèse ose demander à Dieu de lui " ôter la liberté " de l'offenser. Dieu a un tel respect de notre liberté que si nous voulons vivre notre vie selon notre rythme propre, il nous laisse faire. La grâce, " semence de gloire ", " semence incorruptible ", nous met au rythme de vie de la Très Sainte Trinité. Avons-nous ce réalisme, de croire que notre vie divine est au rythme de la Très Sainte Trinité, comme le cœur de Jésus ? Voilà ce que nous vivons grâce aux vertus théologiques, et le temps qui nous est donné pour avancer est précieux, car nous n'avons qu'une seule vie. Combien de temps cela durera-t-il ? Nous n'en savons rien, car personne ne sait quand le Christ reviendra et nous ne savons pas non plus le temps qu'il nous reste à vivre. Cela n'a pas d'importance, et ce n'est pas une question d'âge ; le rythme de la Très Sainte Trinité dépasse tout cela. Et nous mettre au rythme de la Très Sainte Trinité, c'est choisir cet ascenseur divin que sont les bras du Christ, c'est-à-dire nous mettre dans cette attitude d'abandon. Seul le *mystère* de l'abandon vécu en vérité peut conduire à l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux. Voilà " la voie qui conduit au Ciel ", comme dit Thérèse. C'est la voie de la petitesse.

⁶ Ms B 1 r°, pp. 219-220

⁷ Jb 13, 15 (Vulgate)

⁸ CJ 7.7.3, p. 1027

9 1 Pe 1, 23.

Pourquoi est-ce une voie de petitesse ? Parce que c'est reconnaître notre néant en face de Dieu. Thérèse souligne souvent cela. C'est reconnaître la vérité de cette parole si forte de Jésus, que Thérèse prend à la lettre : " Sans moi, vous ne pouvez rien faire "10. *Rien*, même pas monter une marche. Cela, c'est le point de départ de l'abandon ; tant qu'on n'a pas compris cela, on n'est pas abandonné au Seigneur. L'acte d'adoration, dont Thérèse ne parle pas beaucoup mais qui est toujours sous-jacent chez elle, nous fait comprendre notre néant. Plus exactement, il nous fait reconnaître que notre âme est créée actuellement par le Père, par la Très Sainte Trinité. Vivre de cet acte créateur, " toucher " dans la foi cet acte créateur, c'est l'adoration. C'est nous mettre dans la lumière de la sagesse du Créateur et comprendre que du côté de Dieu l'acte de la création est éternel, et qu'il est donc *actuel* pour nous. Je peux *maintenant*, à chaque instant, découvrir cet acte purement gratuit de Dieu qui crée mon âme par amour, et je peux en vivre. Par là je découvre que par moi-même je ne suis rien, et que je suis entièrement, dans tout ce que je *suis*, entre les mains de Dieu. C'est la première expérience de ma petitesse, une petitesse toute relative à l'acte créateur de Dieu et entièrement remise à son amour, à sa lumière. C'est pour cela — nous l'avons dit¹¹ — qu'il est si important de faire des actes d'adoration, et qu'il faut apprendre à les faire avec Jésus. C'est lui l'Adorateur du Père par excellence, qui fait de nous " des adorateurs en esprit et en vérité ", ceux que le Père *cherche*¹². C'est le point de départ de toute éducation divine sur nous, et rien ne pourra supprimer ni remplacer cela. Le point de départ n'est pas la méditation, c'est l'adoration. C'est du reste beaucoup mieux ! parce que pour exercer la méditation il faut un peu d'instruction et un peu de temps. Tandis que les actes d'adoration, on peut les faire n'importe quand, même quand on a mal à la tête — ils sont peut-être moins brillants, mais ils sont alors plus cachés dans l'amour. Nous pouvons toujours nous mettre en présence de ce regard de la sagesse du Dieu créateur sur nous, et reconnaître notre totale dépendance à son égard, dans tout notre être, et aimer cette dépendance. Car si nous nous cabrons devant cette dépendance, nous n'adorons pas. L'adoration est un acte d'amour, c'est l'acte d'amour fondamental à l'égard de Dieu ; et il s'agit de laisser Dieu nous prendre, nous porter, il s'agit d'être dans les mains de notre Père, de notre Créateur — *in manus tuas*¹³.

10 Jn 15, 5. Cf. p. 100

11 Voir p. 00.

12 "Mais elle vien, l'heure - et c'est maintenant !- où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité ; tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le Père : Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit et vérité." (Jn 4, 23-24).

13 Lc, 46 ; cf. Ps 30 (31), 6.

Il y a un second regard sur notre petitesse, qui consiste à nous regarder dans la lumière de Jésus à la Croix, où il nous reprend, nous recrée en nous donnant sa grâce — c'est-à-dire en nous donnant part à sa propre vie. C'est surtout sur ce regard que Thérèse insiste ; mais elle ne néglige pas du tout l'autre, qui reste présent, parce que le véritable abandon *implique l'adoration*. On ne peut pas s'abandonner vraiment à Dieu sans l'adoration, et sans multiplier les actes d'adoration. Car il ne suffit pas de faire un acte d'adoration par jour ; il faut ponctuer notre journée d'actes d'adoration qui nous mettent dans cette attitude de remise totale entre les mains de Dieu. C'est cela qui va nous disposer à vivre l'autre petitesse, celle qui nous met sous le regard de Jésus, Agneau de Dieu qui, à la Croix, porte l'iniquité du monde. Là nous comprenons que Jésus nous aime malgré nos faiblesses, nos fragilités, notre impuissance. Malgré tout cela il y a un véritable amour du Christ sur nous, et " il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime " ¹⁴. Jésus nous a aimés dans notre état de pécheurs, et jusqu'à donner sa vie pour nous. Par là il nous a rachetés, mais nous restons pécheurs. Aucun d'entre nous n'oserait dire qu'il est immaculé, et nous sommes bien obligés de reconnaître que les trois " concupiscences " agissent encore en nous. Parfois elles se réveillent même violemment, à tel point qu'on est complètement plongé dans la concupiscence de la chair, ou la concupiscence des yeux, ou celle de la vie. La concupiscence des yeux, c'est la grosse vanité imaginative — on est le nombril du monde, tout doit passer par nous. La concupiscence de la vie, c'est l'orgueil, qui est plus terrible que tout. Quant aux fautes de la chair, elles nous humilient terriblement, et Dieu nous les pardonne parce qu'il sait notre fragilité.

Marthe Robin avait à l'égard de ces misères-là un regard de très grande miséricorde. Quand je prêchais à Châteauneuf la retraite des prêtres, j'ai plus d'une fois constaté ce regard de miséricorde sur certains qui restaient, malgré leur lutte, esclaves de la concupiscence charnelle. Marthe — et là elle était bien dans la ligne de Thérèse — leur disait : " Vous avez lutté, et vous n'arrivez pas à obtenir la vertu qui vous permettrait de continuer tout droit votre route : avez-vous pensé à présenter votre fragilité à Jésus, à sa miséricorde, ou n'avez-vous fait qu'une seule chose, essayer d'acquérir la vertu et donc de vous perfectionner ? " Car toute vertu nous perfectionne. Un prêtre m'a dit qu'après avoir entendu cela de Marthe, et à cause aussi de la *manière* dont elle le lui avait dit, il avait, à partir de ce moment-là, cessé de

¹⁴Jn 15, 13.

désespérer : il avait compris le regard du Christ sur lui. Comme le dit Thérèse, il connaît mieux que nous notre pauvreté et notre faiblesse¹⁵, il voit “ la fragilité de notre nature ” et il en tient compte, car il a sur nous le regard qu’une mère a sur son enfant. Quand, dans une famille, il y a un enfant plus fragile dans sa santé et qu’on a eu plusieurs fois peur de le perdre, la mère a pour lui une tendresse unique, elle l’aime d’une manière très spéciale, très particulière, en raison même de sa fragilité. Dieu est ainsi avec nous. “ A cause même de ma faiblesse, tu t’es plu, Seigneur, à combler mes *petits désirs enfantins*. ”¹⁶ C’est pour cela que Thérèse peut dire que “ c’est sa faiblesse qui fait toute sa confiance ”¹⁷, et qu’elle peut avoir l’audace de s’offrir dans sa faiblesse même. Si nous faisons cela, notre fragilité ne nous appartient plus, nos faiblesses ne nous appartiennent plus : on les accepte, ou plutôt on les offre.

Car s’il s’agissait d’“ accepter ses faiblesses ” en ce sens qu’on s’en accommoderait ou s’y résignerait, ce serait bien mesquin ! Pour Thérèse, reconnaître et accepter ses faiblesses, ses misères, c’est les accepter grandement, royalement, c’est-à-dire les offrir à la miséricorde du Christ pour permettre à cette miséricorde de surabonder. Dans la recherche de la perfection il y a toujours un danger de pharisaïsme. Ce n’est pas la perfection qu’on doit chercher en premier lieu. On doit lutter, certes ; on doit chercher par tous les moyens à acquérir les vertus. Mais aujourd’hui beaucoup ont un “ terrain ” trop abîmé, sur lequel ils ne pourront jamais construire une maison solide ; ils ne pourront pas acquérir des vertus fortes.

Pourquoi Dieu permet-il cela ? Pour qu’on découvre, comme dit Thérèse, “ une voie toute nouvelle ”, cette voie de l’amour et de la miséricorde. Toute notre vie nous devons lutter pour acquérir les vertus, parce qu’elles seront toujours fragiles, aujourd’hui. Même si nous paraissions “ pas trop mal ”, nos vertus ne sont pas si belles que cela et nous n’avons pas à nous en vanter, nous le savons bien. Dans cet ordre-là il n’y a pas grande différence entre nous, il n’y a que du plus et du moins. Si on regarde cela d’en-haut, dans le regard de Dieu, et comparativement à la justice et à la miséricorde de Dieu, il n’y a pas grande différence ! Alors, quand nous sommes en face de notre fragilité, comprenons que Dieu nous aime dans cette fragilité même, que Jésus, qui n’est pas venu pour les gens bien portants mais pour les malades¹⁸, aime notre faiblesse, et que si nous la lui présentons pour qu’il l’enveloppe de sa miséricorde, elle devient alors quelque chose de royal. Mais

¹⁵ LT 109, p. 415

¹⁶ Ms B 3 r^o, p. 225

¹⁷ LT 55, p. 348.

¹⁸ Mt 9, 12 ; Mc 2, 17 ; Lc 5, 31.

“ royal ” au niveau divin, c'est-à-dire très caché ! Ce n'est jamais quelque chose de définitivement acquis. Il n'y a pas non plus de tactique, ce n'est pas un procédé ni une méthode. C'est quelque chose qu'on reprend tout le temps, et il s'agit d'être en contact direct avec la blessure du cœur du Christ et avec son cri de soif. Il a tellement soif d'exercer sa miséricorde ! Il a tellement soif que nous soyons, comme dit Thérèse, “ la proie de son amour ”¹⁹ ! et cela dépend de nous, car — nous l'avons dit — la miséricorde se fait à deux. Pour que Dieu puisse exercer sa miséricorde, il faut en face de lui quelqu'un qui reconnaisse sa fragilité, sa petitesse, et avoue loyalement qu'il est incapable de s'en tirer par lui-même. S'il reconnaît que par lui-même il ne peut pas s'en sortir et s'il mendie les secours de Dieu, Jésus peut alors agir avec toute sa miséricorde ; tandis qu'à celui qui se présente en face de Dieu comme parfait, ou comme cherchant avant tout la perfection, *sa* propre perfection, Jésus *ne peut pas* faire miséricorde.

¹⁹ Ms B 5 v°, p. 231